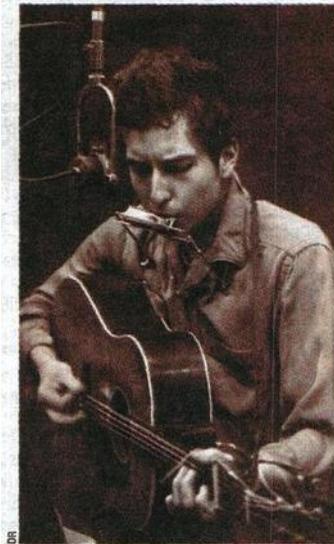


## La pierre roule toujours !

**ROCK.** La chanson de Bob Dylan « Like A Rolling Stone » est le sujet d'un livre de Grail Marcus et le cœur d'un film de Martin Scorsese.



GRAIL MARCUS EXPLORE les routes qui ont conduit à « Like A Rolling Stone », cette pierre angulaire de l'œuvre de Bob Dylan, et celles qui en sont parties, croisant le bluesman Son House aussi bien que les Mystery Tramps, un groupe de rap qui reprenait la chanson dans les années 1980. Avec une question en tête : pourquoi « Like A Rolling Stone » est-elle une chanson unique ? Sa durée ? Plus de six minutes, mais c'était aussi le cas du « What'd I say » de Ray Charles ou du « Shout » des Isley Brothers. Sauf que c'étaient des disques pour danser. Pas « Like A Rolling Stone », qui raconte une histoire introduite par le fameux « Il fut un temps... ».

Le livre s'attarde sur le premier vers aussi longtemps que sur le coup de baguette en ouverture, lequel libère le torrent de diamants de cette chanson-fleuve qui charrie ce que Marcus appelle magnifiquement des « phrases trouvées » pour en dire la fulgurance. Ce n'est pas non plus la première chanson épique de Dylan. Auparavant, « A Hard Rain's Gonna Fall » avait déjà fait pleurer un Ginsberg prenant conscience que le flambeau de la beat generation venait d'être repris par une nouvelle génération, comme il l'explique dans le film de Scorsese. C'est comme si « Like A Rolling Stone » contenait toutes les chansons. Elle méritait bien un livre. Et un esprit de la trempe de Grail Marcus.

Cette chanson est omniprésente dans le film de Scorsese, *No Direction Home*, qui débute par un extrait d'une version en public, suivie des réactions outrées typiques de celles que provoquait le set électrique à partir de l'été 1965, avant que ne s'enclenche le récit chronologique mené par Dylan lui-même dans une interview constituant le fil rouge du documentaire. Chronologie régulièrement entrecoupée de flashes de 1966, montrant un Dylan accompli, définitif, tranchant et sublime. Les plus extraordinaires étant ces plans serrés alors qu'il chante « Desolation Row » ou « Visions of Johanna », le visage penché, les yeux dans l'au-delà, un air de saint androgyne. L'image devient icône sous nos yeux. Trois heures et demie plus tard, c'est la fameuse version de Manchester, en mai 1966, qui termine le film. Avec le prologue historique. Un spectateur : « Judas ! » Dylan : « Je ne te crois pas... Tu es un menteur ! » Et, se tournant vers le groupe : « Jouez à fond. »

*No Direction Home* se joue aussi sur l'air de « Il fut un temps... ». C'est un montage d'interviews des innombrables protagonistes de l'histoire et d'images d'archives, notamment les scènes les plus constitutives de la légende : les concerts et les conférences de presse de 1965-1966 qui, suivant l'humeur de Dylan, tournaient soit au loufoque soit à l'affrontement devant les questions des journalistes qui s'évertuaient à essayer de lui faire endosser les costumes attendus qu'il refusait un par un – chanteur engagé, folk-singer, porte-parole d'une génération –, et se vengeaient en lui posant des questions du genre : « Est-ce que vous vous souciez de ce que vous chantez ? », qu'il retournait comme des gifles : « Vous oseriez demander cela aux Beatles ? »

Un long film fouillé et passionnant, qui laisse pourtant sur sa faim. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il l'attise, qu'il donne envie d'en (a)voir encore plus, plus de chansons entières en particulier. Mais avec Dylan on n'est jamais rassasié. C'est même le côté infini de la quête qui la rend fascinante, à l'image et la mesure du personnage.

JACQUES VINCENT

*Like A Rolling Stone*, Grail Marcus, Galaade éditions, 312 p., 21 euros.

*No Direction Home*, Martin Scorsese, Paramount.